

Phénoménologie naturalisée

D. Seron, exposé dans le séminaire de recherche "Approches phénoménologiques dans les sciences humaines", Université de Liège, 24/5/2006.

Il y a plusieurs façons de comprendre le projet de naturalisation de la phénoménologie. On peut d'abord le comprendre du point de vue des sciences cognitives, qui est le point de vue majoritaire aujourd'hui. De ce point de vue, la phénoménologie naturalisée est d'abord un mouvement affectant les sciences cognitives – et non la phénoménologie philosophique. En toute rigueur, il serait même plus juste de parler, alors, de "cognitivism phénoménologisé". L'origine de ce mouvement est l'idée, défendue depuis longtemps par de nombreux chercheurs, qu'il subsiste, au sein même des sciences cognitives et en dépit de progrès spectaculaires, un "déficit d'explication", et qu'il est donc devenu nécessaire d'intégrer un niveau d'explication supplémentaire, à côté de ceux usuellement admis dans les sciences cognitives. Une force, pour ainsi dire, des sciences cognitives est que les cognitivistes rejettent tout éliminativisme, toute théorie d'après laquelle il existerait un unique niveau d'explication scientifique. Là où les éliminativistes se prononcent en faveur d'un unique niveau explicatif neurobiologique, assimilant l'explication mentaliste de la psychologie populaire à une mythologie pré-scientifique condamnée à disparaître devant les progrès des neurosciences, les cognitivistes défendent au contraire une conception pluraliste et hiérarchisée de l'explication des phénomènes psychiques, d'après laquelle il existe plusieurs niveaux d'explication, possédant une relative autonomie les uns par rapport aux autres. Le niveau considéré comme le niveau de base, comme le niveau *le plus concret*, est le niveau neurobiologique. On trouve ensuite toute une série de niveaux intermédiaires auxquels correspondent les explications évolutionniste, psychologique, etc., et finalement un niveau explicatif considéré comme *le plus abstrait* de tous, qui est le niveau fonctionnel. A ce dernier niveau, la vie mentale est décrite en termes de processus de traitement de l'information, en tant que processus purement symboliques, c'est-à-dire indépendants de leurs supports matériels. Il y a donc la place, dans les sciences cognitives, pour une pluralité des niveaux d'explication. Mais l'idée est maintenant qu'il subsiste, en dépit de cette pluralité d'explications, un *déficit d'explication*, et que les niveaux d'explication neurobiologique et fonctionnel ne suffisent pas pour rendre compte des phénomènes mentaux. Cette idée a

suscité de nombreuses controverses, mais certains envisagent la possibilité d'un nouveau niveau, *phénoménologique*, s'ajoutant aux niveaux neurobiologique et fonctionnel.

L'idée d'un "déficit d'explication" a pour lointaine origine le célèbre article de Thomas Nagel "What is it like to be a bat?" paru en 1974, où Nagel constatait l'existence d'un tel déficit explicatif et où il concluait déjà en appelant de ses vœux ce qu'il intitulait, très explicitement, une "phénoménologie objective". Je cite Nagel, à la fin de l'article: "Je voudrais conclure par une proposition spéculative. Il est peut-être possible de considérer le fossé entre le subjectif et l'objectif d'un autre point de vue. Mettant de côté temporairement la relation entre l'esprit et le cerveau, nous pouvons rechercher une compréhension plus objective du mental tout en lui faisant droit véritablement. Actuellement nous ne sommes pas du tout équipés pour avoir une réflexion sur le caractère subjectif du vécu sans nous appuyer sur l'imagination – c'est-à-dire sans épouser le point de vue du sujet du vécu. On devrait considérer ceci comme un défi, de former de nouveaux concepts et d'élaborer une nouvelle méthode – une phénoménologie objective qui ne serait pas dépendante de l'empathie ou de l'imagination. Même si on peut supposer qu'une telle phénoménologie ne capturerait pas tout, son but serait de décrire, au moins en partie, le caractère subjectif des vécus dans une forme compréhensible pour des êtres qui seraient incapables d'avoir ces vécus. Nous aurions à développer une telle phénoménologie pour décrire les vécus de sonar des chauve-souris, mais il serait aussi possible de commencer avec des humains. On pourrait essayer, par exemple, d'élaborer des concepts qui pourraient être utilisés pour expliquer à une personne aveugle de naissance ce que ça fait de voir (*what it is like to see*). On ne peut pas expliquer "ce que ça fait d'être X ou Y" (*what it is like to be...*), c'est-à-dire le vécu, l'expérience subjective, *the experience*, sur la base des seules explications neurobiologiques ou fonctionnelles. Il faut élaborer de nouveaux outils et introduire un nouveau niveau explicatif qui serait celui de la phénoménologie objective. Les mêmes constatations ont connu un important retentissement grâce à un ouvrage de Daniel Dennett, *Consciousness Explained*, paru en 1991 (cf. *Naturaliser la phénoménologie*, p. 81-82). Le diagnostic initial de Dennett dans cet ouvrage est assez semblable à celui de Nagel. Il part lui aussi de la constatation d'une insuffisance du niveau explicatif de base, pour lui le niveau physique, *et* du niveau fonctionnel, et lui aussi en conclut à la nécessité de recourir à un niveau d'analyse qui serait phénoménologique. Soit dit par parenthèses, il y a cependant une grosse différence entre le point de vue de Dennett et celui des phénoménologues naturalisés, c'est que pour Dennett, il n'y a en une réalité qu'un seul et unique niveau d'explication, le niveau "physique". Dennett défend l'idée qu'à côté de cet unique niveau d'explication, il faut envisager des niveaux d'analyse qui sont purement heuristiques ou prédictifs, qui n'*expliquent* rien mais qui permettent de prédire et d'orienter la

recherche, etc. Les niveaux fonctionnel et intentionnel sont de tels niveaux prédictifs. La "posture intentionnelle" correspondant au niveau phénoménologique a pour Dennett seulement – comme la posture fonctionnelle – une valeur prédictive; elle ne permet pas d'expliquer, mais seulement de faire des prédictions qui sont impossibles au niveau physique en raison de l'extrême complexité de celui-ci. Bien que ce ne soit pas tout à fait la position de Dennett, cette manière de voir conduit typiquement à ce qu'on appelle, en philosophie de l'esprit, l'instrumentalisme: la *folk psychology* est instrumentalisée, elle n'est plus une véritable théorie qu'il faut prendre au sérieux, mais un outil heuristique sans valeur explicative.

Une deuxième manière de concevoir le projet de naturalisation de la phénoménologie est de le concevoir du point de vue de la phénoménologie philosophique, comprenant par là que des phénoménologues, pour une raison ou pour une autre, projettent de naturaliser leur discipline. De ce point de vue, le projet de naturalisation a notamment le sens d'une prise en compte, en phénoménologie, des progrès des sciences cognitives. Mais c'est aussi en ce sens qu'il faut comprendre le fait que les éditeurs de *Naturalizing Phenomenology*, dans leur introduction, rattachent leur projet de naturalisation à une tradition déjà ancienne à l'intérieur du courant phénoménologique lui-même. Tout en reconnaissant que "jusqu'à ce jour, la plupart des tentatives phénoménologiques ont été non naturalistes", les éditeurs de *Naturalizing Phenomenology* (trad. fr., p. 65 ss.) citent plusieurs auteurs censés avoir été des précurseurs de la naturalisation: Johannes Daubert, Merleau-Ponty, Aron Gurwitsch, Ervin Straus et Roger Chambon (*Le monde comme perception et réalité*, Vrin, 1974). Par ailleurs, les partisans de la phénoménologie naturalisée se réclament aussi de Husserl, citant de nombreux passages de l'œuvre de Husserl (en particulier postérieure au tournant transcendantal) qui leur semblent aller dans le sens de la naturalisation. Les héritages assumés par les partisans de la naturalisation de la phénoménologie sont très variés. Certains de ces auteurs se réclament plutôt de Husserl, comme Varela, ou plutôt de Merleau-Ponty, comme Shaun Gallagher. Enfin, l'idée que beaucoup de partisans de la phénoménologie naturalisée ont derrière la tête (implicitement ou explicitement) est que la phénoménologie non naturalisée est une discipline "subjective" et donc non scientifique. Par conséquent, la naturalisation apparaît comme un moyen pour élaborer une phénoménologie qui soit objective et scientifique. Ce projet visant à rendre la phénoménologie objective et scientifique est déjà ancien, et là encore Nagel et Dennett font figure de pionniers. C'est en effet l'essentiel du projet de "phénoménologie objective" de Nagel, dont je viens de parler. Mais ce projet a également été continué ensuite en un autre sens par Daniel Dennett dans *Consciousness Explained*. C'est ce que Dennett appelle l'"hétérophénoménologie", à savoir une phénoménologie qui a en quelque sorte

dépassé le niveau égologique et qui n'est plus confinée dans l'expérience subjective, bref une phénoménologie "à la troisième personne", comme dit Dennett.

Enfin, le projet de phénoménologie naturalisée peut encore être compris du point de vue de la *philosophy of mind*. Il peut alors être considéré comme une tentative de réappropriation des problématiques phénoménologiques par la philosophie de l'esprit, qui est majoritairement naturaliste. Naturaliser la phénoménologie, alors, c'est la naturaliser pour qu'un dialogue soit possible entre les phénoménologues et les philosophes de l'esprit. Plus largement, on peut également voir dans le problème de la naturalisation de la phénoménologie une variante d'un vieux problème qui remonte au moins à Quine et qui est un problème classique de la *philosophy of mind*, celui de la *naturalisation de l'intentionnalité*: comment rendre compte du mental sans concevoir le rapport entre l'esprit et le corps à la manière cartésienne, c'est-à-dire sans introduire un "dualisme des substances"? Dans cette optique, la nécessité de naturaliser l'intentionnalité est liée principalement à un souci d'économie ontologique, il s'agit d'expliquer le mental de manière naturaliste, c'est-à-dire sans introduire d'entités autres que celles usuellement admises dans les sciences naturelles. En d'autres termes, on laisse tomber toutes ces entités postulées par la psychologie populaire, et on tente de bâtir une philosophie de l'esprit qui soit "scientifique", c'est-à-dire aussi sûre et fiable que les sciences naturelles. Il faut noter au passage que cette interprétation du projet naturaliste est strictement ontologique. C'est l'ontologie d'une théorie donnée qui est qualifiée de naturaliste: on décide d'assumer exclusivement des objets naturels déjà assumés par les sciences de la nature. Mais on verra que le problème est en réalité beaucoup plus complexe, et qu'il existe une version épistémologique du naturalisme qui joue un rôle déterminant dans le projet de naturalisation de la phénoménologie et qui d'ailleurs n'exclut pas l'interprétation ontologique. Il faut noter aussi que ce cadre explicatif est pleinement celui adopté par les éditeurs de *Naturalizing Phenomenology*. Le projet de naturalisation de la phénoménologie est délibérément et essentiellement dirigé contre le dualisme cartésien de l'esprit et du corps. On parle de phénoménologie naturalisée, écrivaient les éditeurs de *Naturalizing Phenomenology*, "au sens minimal où elle ne doit pas être solidaire d'une ontologie de type dualiste" (trad. fr., p. 24). Bref, *naturaliste* (ou *naturalisé*) veut dire qu'on ne reconnaît qu'un seul type de "substance", la substance physique ou naturelle, et on se refuse à poser l'existence d'hypothétiques substances spirituelles. A travers la naturalisation de la phénoménologie, il s'agit bien d'expliquer le mental sans devoir recourir à une hypothèse ontologique superflue comme celle du dualisme cartésien de l'esprit et du corps. C'est ce qui explique que les éditeurs de *Naturalizing Phenomenology* insiste beaucoup sur le fait que la phénoménologie husserlienne est opposée au dualisme cartésien, et qu'un des mérites de Husserl est justement

d'avoir dépassé ce dualisme. C'est particulièrement le cas, estiment ces auteurs, dans la théorie husserlienne du corps charnel. Je cite l'introduction à *Naturalizing Phenomenology*, p. 75 de la trad.: "Pour Husserl et Merleau-Ponty, le corps n'est pas seulement un objet du monde (un *Körper*), mais aussi un médium par lequel le monde vient à l'être, une source d'expérience (un *Leib*). C'est un point essentiel de l'analyse phénoménologique que de ne pas interpréter ce caractère double du corps comme une dualité, contrairement à ce que soutient une interprétation cartésienne." Il s'agit de jouer Husserl contre le dualisme cartésien. C'est cela aussi naturaliser: rendre compte du mental à l'intérieur d'un monde unique et unitaire qui serait celui des sciences naturelles, et plus particulièrement celui des neurosciences.

En quoi consiste exactement cette naturalisation de la phénoménologie? Un premier point important est que cette naturalisation est avant tout la naturalisation de la phénoménologie husserlienne. Toute la difficulté est ainsi de se réapproprier dans une perspective naturaliste une philosophie dont la perspective est résolument anti-naturaliste. Par exemple, il est très important de remarquer que la naturalisation de la phénoménologie ne va pas à l'encontre de la théorie husserlienne de la réduction. Tout au contraire: il s'agit expressément de remettre à l'honneur la réduction phénoménologique husserlienne contre la plupart des phénoménologues contemporains, y compris continentaux (voir *Naturaliser la phénoménologie*, p. 91-92, et F. Varela, "Neurophenomenology: A Methodological remedy to the hard problem", *Journal of Consciousness Studies*, 3 (1996), p. 330-350). Quoi qu'il en soit, pour comprendre correctement le projet de naturalisation de la phénoménologie, il faut commencer par comprendre pourquoi Husserl était anti-naturaliste en phénoménologie. C'est là un aspect essentiel de l'argumentation de Petitot et Varela. L'idée est que l'anti-naturalisme husserlien n'est plus de mise aujourd'hui et que les arguments anti-naturalistes de Husserl sont faux, mais que cela apparaît seulement maintenant, grâce aux progrès accomplis dans les sciences et spécialement dans les neurosciences (voir *Naturaliser la phénoménologie*, p. 68 sv.).

Pourquoi Husserl était-il anti-naturaliste en phénoménologie? Ici je m'écarte sensiblement de la manière dont Varela et Petitot présentent les choses. L'anti-naturalisme de Husserl doit se comprendre en relation avec un contexte polémique très riche et complexe: avec toute une série de controverses fondamentales qui ont marqué la philosophie de langue allemande dans la seconde moitié du XIXe siècle et dans les premières années du XXe. Je pense principalement à deux polémiques, qui sont d'ailleurs étroitement interreliées. D'abord une controverse autour d'un problème épistémologique, ou plutôt principalement épistémologique: c'est la controverse initiée par Dilthey sur la différence entre les sciences naturelles et les sciences de l'esprit. Ensuite une controverse autour d'un problème

ontologique, mais qui a des répercussions évidentes sur le plan épistémologique et méthodologique: c'est le problème de la double causalité, issu de Kant. Je partirai ici plus spécialement du deuxième problème. Par exemple je vois un gros nuage noir — ce qui me fait croire qu'il va pleuvoir. Il y a bien là une sorte de causalité, au sens où ma perception visuelle est la "cause" de ma croyance qu'il va pleuvoir. Mais il y a tout lieu de penser que ma perception ne *cause* pas ma croyance de la même manière qu'une hausse de la température cause la fonte des neiges. Le mot "cause" n'a apparemment pas le même sens d'un côté et de l'autre. C'est quelque chose que nous comprenons intuitivement sans trop de difficultés. Par exemple une angoisse peut être causée par le souvenir d'un événement terrible ou par une tumeur au cerveau. Manifestement, la causalité n'a pas le même sens d'un côté et de l'autre. Or, cette distinction entre deux types de causalité est justement une des clefs de voûte de la phénoménologie husserlienne. La position de Husserl sur ce point n'a rien de très original à cette époque. C'est la position défendue par la grande majorité des psychologues, y compris dans le camp de la psychologie expérimentale. Par sa théorie de la motivation, Husserl entend justement maintenir fermement la distinction entre la causalité psychique, qu'il appelle la motivation, et la causalité naturelle, c'est-à-dire entre la phénoménologie génétique et toute psychologie causaliste par exemple de type lockien. Très justement, les éditeurs de *Naturalizing Phenomenology* considèrent expressément ce "rejet du concept de cause au profit de la notion de motivation" comme un problème fondamental et particulièrement difficile pour la naturalisation (*Naturaliser la phénoménologie*, p. 94-95).

Cette prise de position de Husserl sur la double causalité induit naturellement une certaine conception de la manière dont les objets doivent être catégorisés ontologiquement. On pourrait évoquer ici une certaine conception ontologique sous-jacente à la phénoménologie de Husserl, et *se demander dans quelle mesure elle serait anti-naturaliste*. A quoi ressemble cette conception ontologique de Husserl? Une première chose à remarquer est qu'au fondement de la conception ontologique de Husserl, on trouve la distinction entre les objets transcendants et les objets immanents. Husserl tenait cette différence entre être immanent et être transcendant pour absolument fondamentale et pour absolument irréductible. Au § 76 des *Idees I*, il affirme que cette distinction est "la plus radicale de toutes les distinctions ontologiques" (*die radikalste aller Seinsunterscheidungen*) (*Ideen I*, p. 141). Seulement, cette distinction n'épuise pas la conception ontologique sous-jacente à la phénoménologie de Husserl. Celui-ci raisonne *grosso modo* en aristotélicien. Il considère qu'il existe dans les choses concrètes des *moments idéaux* qui sont ontologiquement dépendants des choses concrètes mais qui, pour autant, sont aussi *absolument irréductibles* aux choses concrètes. Ces moments idéaux sont par exemple des propriétés et des relations, des états de choses, des

liaisons au sein de collections arithmétiques, etc. Ce que Husserl nous dit, c'est que toutes ces "formes catégoriales" qui structurent l'expérience et que Kant situait dans l'ego transcendantal, existent en réalité dans les objets eux-mêmes, à titre de parties abstraites des objets eux-mêmes. Par conséquent, à côté de la distinction transcendant-immanent, il faut supposer chez Husserl une distinction entre le général et l'individuel, ou en d'autres termes entre l'abstrait et le concret, entre l'idéal et le factuel, entre l'essence et le fait, etc. En simplifiant beaucoup, on peut donc se représenter la conception de Husserl d'après le schéma suivant. Il y a d'abord les *objets immanents individuels*, à savoir la conscience concrète et ses composantes réelles (*reell*), ainsi que les *objets immanents idéaux*, à savoir les "essences immanentes" qui sont, d'après les *Idées I*, les objets mêmes de la phénoménologie. Ensuite, il y a les *objets transcendants individuels*, à savoir les objets réels (*real*), situés dans l'espace et dans le temps, et les *objets transcendants idéaux* tels que les états de choses correspondant aux propositions vraies, les propriétés des objets réels, les objets mathématiques comme les nombres, les objets logiques comme les propositions, etc. Voilà donc ce que j'ai appelé prudemment la conception ontologique sous-jacente à la phénoménologie de Husserl. J'ai utilisé cette expression pour éviter de parler d'une ontologie de la phénoménologie husserlienne. En effet, les distinctions que je viens d'évoquer ne définissent pas du tout, à proprement parler, l'ontologie de la phénoménologie husserlienne, puisque pour Husserl, comme vous savez, on peut faire de la phénoménologie sans jamais avoir à assumer l'existence d'objets idéaux transcendants ou réels. Mais ce n'est pas très important. L'essentiel, c'est que ce schéma montre bien où se situe l'anti-naturalisme de Husserl: si Husserl est anti-naturaliste, c'est au sens où il identifie purement et simplement réalité (*Realität*) et transcendance individuelle. C'est bien le domaine des objets individuels transcendants que Husserl décide d'identifier au domaine des objets réels, au domaine des choses naturelles (*Naturdinge*), des objets physiques qui sont situés dans l'espace et dans le temps et qui obéissent au principe de causalité compris au sens de la causalité naturelle. *De facto*, Husserl excluait donc la conscience hors de la sphère des choses réelles, c'est-à-dire *hors de la nature*!

Comme vous pouvez le constater, l'anti-naturalisme de Husserl est principalement de nature ontologique. Le mouvement de naturalisation de la phénoménologie renferme certes, lui aussi, une composante ontologique. Au sein du mouvement de naturalisation de la phénoménologie, on trouve certes des interprétations de l'anti-naturalisme husserlien en termes principalement ontologiques et des tentatives visant à dépasser cet anti-naturalisme en partant d'un point de vue principalement ontologique. C'est le cas emblématiquement de David Woodruff Smith, qui a tenté d'élaborer une nouvelle ontologie naturaliste, qu'il appelle "unionisme", son projet étant d'*élargir le concept de nature* pour pouvoir y inclure l'intentionnalité et la

phénoménalité. C'est là une contribution de nature ontologique à la naturalisation de la phénoménologie. Néanmoins, ces tentatives sont minoritaires au sein du mouvement. La tendance est plutôt d'exploiter et de réformer un autre aspect de la phénoménologie husserlienne qui n'est pas principalement ontologique mais qui est plus proprement épistémologique. Ce qui d'ailleurs n'empêche pas que cette conception épistémologique ait d'importantes conséquences ontologiques chez Husserl lui-même, ni que les partisans de la naturalisation de la phénoménologie interprètent eux-mêmes cette conception *aussi* en un sens ontologique. Cette tendance est illustrée notamment par les contributions de Varela et de Petitot, qui, sur ces questions, défendent une conception en gros semblable que je vais expliquer très brièvement.

Ces deux auteurs trouvent leur point de départ aux §§ 71-75 des *Idées I*, où Husserl élabore la distinction, capitale pour la méthodologie de la phénoménologie, entre les sciences descriptives et les sciences exactes. Je restitue ici très sommairement cette conception, qui est en réalité très complexe et aussi très problématique. En deux mots, Husserl distinguait, dans les *Idées I*, entre d'une part les *sciences exactes*, c'est-à-dire déductives, "mathématiques" ou encore axiomatisables, et d'autre part les sciences descriptives qui sont non déductives, non axiomatisables, non mathématiques. Par exemple la mathématique et la logique dans leur ensemble, mais aussi la physique galiléenne sont des sciences exactes, mais la géographie, la botanique, la zoologie, l'histoire sont des sciences descriptives. Evidemment, cette distinction ne vient pas de Husserl, mais la manière dont Husserl la décrit cette distinction est assez originale, sur deux points au moins. Le premier point, que je me borne à signaler en passant, est que chez Husserl, la distinction entre sciences descriptives et sciences exactes, qui est principalement et principalement épistémologique, est aussi susceptible de recevoir une interprétation ontologique, ou plus précisément ontologico-formelle, c'est-à-dire en termes de structures formelles de domaines d'objets. D'après Husserl, la distinction épistémologique entre sciences descriptives et sciences exactes a aussi une signification ontologique, elle coïncide avec la distinction ontologique entre "multiplicité définie" et "multiplicité indéfinie". Les sciences descriptives et les sciences exactes ne sont pas seulement différentes au sens où leurs méthodes sont différentes, mais elles sont également différentes au sens où leurs domaines d'objets ont des structures formelles essentiellement différentes. Le second point est la thèse de Husserl suivant laquelle la phénoménologie n'est pas une science exacte, déductive. C'est là le paradoxe méthodologique qui fonde la phénoménologie husserlienne: la phénoménologie est une "théorie des essences immanentes" (*Ideen I*), science idéale, nomologique, apriorique, qui énonce d'authentiques lois, qui a un accès authentique à la généralité, – et pourtant elle est aussi une science non exacte, descriptive! Cette thèse est

dirigée contre Descartes, à qui Husserl reproche d'avoir conçu le *cogito* comme un axiome à partir duquel on pût déduire des théorèmes, comme en mathématique, mais aussi contre d'autres auteurs comme Herbart, que les partisans de la naturalisation considèrent parfois comme un précurseur. Cette volonté d'axiomatiser la psychologie est assez caractéristique du courant qu'on appelle la psychophysique et en particulier des travaux de Georg Elias Müller, lequel, dans un article resté fameux daté de 1896 ("Zur Psychophysik der Gesichtsempfindungen", dans *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, Bd. 10, p. 1-82 et 321-413)), énonça très expressément cinq "axiomes psychophysiques". Les partisans de la naturalisation de la phénoménologie se réclament parfois de Müller. C'est cette dernière thèse de Husserl – la phénoménologie est une science descriptive – que vont contester Varela et Petitot, et dont le rejet va leur permettre de naturaliser la phénoménologie husserlienne. Contre Husserl lui-même, il s'agit de mathématiser la phénoménologie, de faire en sorte que la phénoménologie devienne une science exacte, axiomatisable, le but étant de combler le fossé qui sépare la phénoménologie des sciences naturelles. La stratégie est donc de mathématiser la phénoménologie de telle sorte que le statut épistémologique et méthodologique de la phénoménologie devienne semblable à celui des disciplines mathématiques et tout spécialement de la physique galiléenne. La phénoménologie est par là "naturalisée", au sens où elle appartient désormais à un certain type épistémologique qui, pour Varela et Petitot, est paradigmatique dans les sciences naturelles. Le modèle épistémologique est désormais celui de la physique mathématique galiléenne. C'est en ce sens que Varela et Petitot entendent "naturaliser" la phénoménologie husserlienne.

Il faut noter que, du point de vue de Husserl, cette naturalisation de la phénoménologie est peut-être une mathématisation, mais pas du tout une naturalisation. Chez Husserl, la catégorie "objet naturel" (ou "objet physique") est une catégorie ontologico-matérielle, c'est-à-dire qu'elle désigne une "région d'être" dans laquelle on range certains objets du monde par opposition à d'autres, par exemple par opposition aux vécus en tant qu'objets psychiques ou immanents. En revanche, le qualificatif "mathématique" ne désigne pas du tout une certaine région ontologique, mais plutôt un type épistémologique ou à la rigueur un certain type de structure ontologico-formelle. C'est pourquoi, du point de vue de Husserl, la différence entre "descriptif" et "exact" est absolument indépendante de la différence entre "immanent" et "transcendant". Il peut y avoir des sciences descriptives immanentes, par exemple la phénoménologie, tout comme il peut y avoir des sciences descriptives transcendantales, comme la botanique et la géographie. Ainsi, contrairement à ce qu'on pourrait penser à première vue, Husserl ne disqualifiait pas *a priori* l'idée d'une phénoménologie mathématique. Il jugeait préférable, pour des raisons d'ailleurs assez difficiles à déterminer, une phénoménologie

revêtant la forme d'une "eidétique descriptive", c'est-à-dire à la fois apriorique et descriptive, mais il laissait ouverte la question de savoir s'il était possible de mettre sur pied, parallèlement à cette phénoménologie descriptive, une phénoménologie de type mathématique, ce qu'il appelait une "mathesis des vécus". Je cite les *Idées I*, § 75, p. 141: "Assurément, nous laissons par là sans réponse la question pressante qui est de savoir s'il peut y avoir aussi dans le domaine eidétique des phénomènes réduits, à côté de la méthode descriptive, une méthode idéalisante qui substituerait aux objectivités intuitives des idéaux purs et rigoureux, lesquels pourraient alors servir d'instruments fondamentaux pour une *mathesis* des vécus qui serait comme une contre-partie de la phénoménologie descriptive." Le concept de naturalisation de Varela et Petitot doit selon moi être compris en un sens non husserlien. Plus fondamentalement, je pense même qu'on doit le comprendre principalement au sens épistémologique et seulement secondairement au sens ontologique. Pour Varela et Petitot, naturaliser la phénoménologie ne veut pas dire principalement: faire des objets phénoménologiques des objets naturels, mais: faire de la phénoménologie une science naturelle, c'est-à-dire faire en sorte que les méthodes utilisées en phénoménologie soient aussi fiables et rigoureuses que celles utilisées dans les sciences naturelles. C'est pourquoi la naturalisation ne peut que rapprocher la phénoménologie des sciences cognitives, le modèle des sciences naturelles – et plus précisément des sciences naturelles mathématiques, galiléennes – étant omniprésent dans les sciences cognitives. Quoi qu'il en soit, il serait inutile de se borner à dire que Varela et Petitot n'ont pas compris Husserl sur ce point, parce que ces quelques éléments, *in facto*, rapprochent leur projet de naturalisation de la phénoménologie husserlienne, ou du moins parce que ce projet de naturalisation apparaît dès lors moins incompatible avec le propre anti-naturalisme de Husserl, qui était pour l'essentiel un anti-naturalisme de type ontologique et non épistémologique. Je pense que c'est une voie qui doit être explorée, ne serait-ce que parce qu'elle n'a pas été suffisamment explorée par Husserl.

Pour conclure, nous allons considérer un exemple concret d'application des méthodes de la phénoménologie naturalisée. les analyses de Jean Petitot dans l'étude "Eidétique morphologique de la perception" qui forme le chapitre 10 de *Naturaliser la phénoménologie*. Dans cet article, Petitot se propose expressément de présenter des exemples d'analyse phénoménologique naturalisée, plus spécialement dans le domaine de la perception visuelle. C'est évidemment le domaine qui se prête le mieux à la naturalisation. Les choses se compliquent quand on passe aux "couches supérieures" de la conscience: mémoire, langage, cognition, etc.

La démarche de Petitot est la suivante. D'abord le point de départ de Petitot est une conception gestaltiste (que Petitot qualifie parfois aussi de "morphologique" – d'où le titre de

l'article, qui n'a donc rien à voir avec les "essences morphologiques" des *Idées I*) de la perception visuelle. Il part de la méréologie de la IIIe *Recherche logique*, qu'il interprète dans le sens d'une analyse gestaltiste de la perception. Il dégage par ailleurs dans cette première conception gestaltiste un certain nombre de "synthèses noétiques", c'est-à-dire de synthèses ou de structurations fondamentales qui sont développées dans la psychologie gestaltiste classique: fusion/séparation des qualités, continuité/discontinuité, diffusion, etc. D'après Petitot, ce sont précisément ces synthèses gestaltistes fondamentales qui doivent, ici, être naturalisées. Parallèlement, Petitot rappelle avec insistance un principe classique de la psychologie gestaltiste, celui de la fondation des qualités sensibles dans l'étendue. D'après ce principe, les qualités sensibles visuelles – par exemple les couleurs, ou des qualités comme "mouillé", "brillant", "flou", etc. – sont seulement ce qui remplit une étendue spatiale. Il y a *d'abord* une étendue spatiale, qui est *ensuite* remplie par des qualités sensibles, et cela de telle manière que les qualités sensibles apparaissent toujours *dans* des étendues spatiales. Or c'est justement là que Petitot détecte la faille dans laquelle il va pouvoir s'engouffrer en vue de naturaliser la phénoménologie. Cette dépendance de la qualité sensible par rapport à l'étendue spatiale doit être, pense Petitot, le point d'appui pour une géométrisation des qualités sensibles, c'est-à-dire de la phénoménalité en général. (Quand Petitot dit "géométrisation des qualités sensibles", il comprend quelque chose comme: "géométrisation des *qualia*".) L'idée est que, puisque les qualités phénoménales sont nécessairement dépendantes des étendues spatiales, dès lors nous pouvons procéder à une "schématisation géométrique" (p. 437-438) des qualités phénoménales. Les qualités phénoménales deviennent dès lors géométrisables, mathématisables. On peut les analyser mathématiquement, on peut élaborer une *phénoménologie mathématique* des qualités phénoménales. De là les importantes analyses de Petitot visant à élaborer un modèle mathématique (géométrique) de la perception visuelle, qui représentent l'essentiel de l'article. Seulement, d'après Petitot, la naturalisation ne s'achève pas là. On a fait le plus gros du travail, mais il reste encore une étape. Il faut encore, dit Petitot, "implémenter la schématisation mathématique dans des substrats naturels (neuronaux) ou artificiels". Bref, les structures géométriques dégagées à partir du donné phénoménal doivent ensuite être *réinterprétées*, appliquées à des processus naturels neuronaux ou autres. C'est ici que s'accomplit véritablement la naturalisation, la phénoménalité étant désormais pleinement assimilée à un processus naturel. Comme dit Petitot, "une naturalisation de la phénoménologie doit posséder le statut d'une science naturelle dont l'objet est la manifestation phénoménale elle-même conçue comme un processus naturel" (trad. fr. p. 428).

Par là on comprend mieux le rôle absolument central de la géométrie dans la méthode de naturalisation de Petitot: "La schématisation géométrique, dit Petitot, est la clef de la

naturalisation." Il n'y a pas de naturalisation sans géométrisation. Or si la géométrisation est une condition pour la naturalisation, c'est précisément parce que la géométrie est une science transcendante (cf. Husserl: tout objet étendu spatialement est transcendant) et parce qu'il n'y a pas de mathématique possible des phénomènes immanents (Husserl selon Varela et Petitot). D'où l'insistance de Petitot à dire que la spatialité présente un double versant noétique et noématique (cf. p. 436). En résumé, voici comment Petitot résume lui-même son cheminement (p. 437-438): "Sous le titre de 'naturalisation', il s'agit de développer la stratégie suivante. D'abord convertir l'eidétique descriptive phénoménologique en une eidétique descriptive géométrique. La schématisation géométrique du synthétique *a priori* est la clef de la naturalisation. Elle fournit en effet une version non naïvement 'formaliste' de la noématique. Une fois conquise la géométrisation du synthétique perceptif-morphologique, il s'agit alors de montrer comment on peut l'implémenter dans des processus naturels: théories macro-physiques de l'organisation (versant 'externe' de la naturalisation) et réseaux de neurones (versant 'interne' de la naturalisation)."

Lectures

JACOB Pierre, *L'Intentionnalité. Problèmes de philosophie de l'esprit*, Paris, Odile Jacob, 2004.

PACHERIE Elisabeth, *Naturaliser l'intentionnalité. Essai de philosophie de la psychologie*, Paris, PUF, 1993.

PETITOT Jean, VARELA Francisco J., PACHOUD Bernard, ROY Jean-Michel (éds.), *Naturalizing Phenomenology: Issues in Contemporary Phenomenology and Cognitive Science*, Stanford University Press, 1999, trad. fr. *Naturaliser la phénoménologie. Essais sur la phénoménologie contemporaine et les sciences cognitives*, Paris, CNRS éditions, 2002.

LUTZ Antoine (éd.), *Naturalizing Phenomenology*, numéro spécial de la revue *Phenomenology and the Cognitive Sciences*, III/4, décembre 2004. Contenu: BAYNE Tim, "Closing the gap? Some questions for neurophenomenology"; LUTZ Antoine, "Introduction—the explanatory gap: To close or to bridge?"; OVERGAARD Morten, "On the naturalising of phenomenology"; THOMPSON Eva, "Life and mind: From autopoiesis to neurophenomenology. A tribute to Francisco Varela"; ZAHAVI Dan, "Phenomenology and the project of naturalization".

